

André Chichignoud : Peintre.



Ce que l'on pourrait dire de plus vrai, et de plus juste à propos d'André Chichignoud est qu'il est peintre. Cette évidence n'est pas une parole de circonstance, ou convenue. André Chichignoud est peintre : écrirait-il son nom sur un morceau de buvard rose, y coucherait-il une once de jaune, tracerait-il sur le morceau d'un buvard d'antan cette simple phrase - qui cèle et recèle toute sa vie d'homme - : « Je m'appelle André Chichignoud, je suis peintre » : ceci suffirait à être peinture, à devenir œuvre.

C'est pourquoi il faut croire au talent des êtres, même, et peut-être surtout quand s'éclaire dans les lointains ce que le rameur unique et solitaire pressentait à l'orée de sa vie, alors qu'il aborde aux confins, au moment que d'autres renoncent et vont se noyer dans les océans glacés.

André Chichignoud est peintre, sans apprêt. Je veux dire par là qu'il ne déploie pas les stratégies coutumières aux trop fameux « professionnels de la profession » tels que Godard les disait... Chichignoud, dans sa peinture, dans l'approche intellectuelle et sensitive

qu'il en a, est demeuré un ouvrier, un homme de l'outil, un aristocrate du peuple. Il n'est qu'à voir avec quel soin il donne à fabriquer, s'il ne les fabrique lui-même, les larges pelles avec lesquelles il alimente sa toile, avec lesquelles il creuse son bois ; ce avec quoi il croise son fer. Manche de pioche et réceptacle de caoutchouc noir d'où jaillira la peinture, matière grasse et vomissure d'atome, étalée, vautrée sur la planche à colmater. Pourriture noble.

La seule violence de cet homme est sa volonté, son obstination à dévider ses tripes, à les regarder luire au soleil ou noircir dans l'ombre. La peinture de Chichignoud a les teintes des boyaux, par où se déroule, par où se dévide, par où s'échappe ce que l'homme-peintre, en sa contention, tentait de maîtriser : le flux des marées, de ses deux mains plaquées sur son abdomen, de ses deux mains liées à l'outil, à la pelle, à la spatule, à la rame, de ses deux mains contondantes de boxeur affable.

Et voici des personnages minuscules, et voici des oiseaux blessés, et voici de petits animaux qui rognent, et voici des yeux suris, des côtes et des lèvres, et voici la rotation de la toile - c'est un vertige - et voici le rose et le mauve, l'ocre et le bleu, le jaune et le doux pour dire la colère, pour dire la flétrissure, pour dire le ventre maculé en sa douleur primitive.

Ce qu'on peut aimer, ou craindre d'un artiste, c'est qu'il ne propose que sa brutalité, sa puissance ou sa force d'évocation. Chichignoud fait prévaloir sa formidable obstination, sa densité. En tout être, en toute façon, en toute manière, on aime à trouver la faille, ou plutôt, on aime à la voir suggérée. La faille de Chichignoud, c'est bien par là où l'homme s'échappe et se dévide, c'est bien par là par où il fuit, c'est bien par là où il s'enfuit, contenant ses tripes. C'est bien en ce lieu qu'il nous dit être, avoir été, et comment, poings ouverts, il a œuvré à la masse d'une œuvre, à sa densité : atome, particule, résidu, souillure, déjection. Tout est là, l'être, l'homme, sa cadence, sa cohérence, sa vitalité, et la charogne dont il sème ses grands panneaux, stupéfiants d'ampleur et de minutie. Alors, soi-même apaisé - et c'est un paradoxe - on entend battre ses viscères, son cerveau et son cœur puissant, autant que dévasté.

Hervé Bougel, 5 décembre 2012